

États d'âme d'une blanche au Mexique

S a r a h D ' H a e y e r

Novembre 98. Départ au Mexique. Deux femmes, blanches, et deux chiens. Je pars. Pourquoi ? Pour quoi ? J'en sais trop rien. Pour aller voir ailleurs... si j'y suis ? Ou simplement pour partir d'ici ? (Oh oui, surtout, ne pas moisir ici...)

Je pars, banalement obsédée par un vieil idéal de la « route », du voyage plus ou moins débrouille et surtout chaotique.

Mais alors, surtout, surtout, qu'on ne me traite pas de touriste ! Parce qu'enfin, voyons, je ne suis pas une touriste, moi, j'ai mon sac sur le dos et je pars à l'Aventure...

« SOLIPSISME TOURISTIQUE :

*Débarqué dans un pays lointain supposé inviolé,
vous tombez sur des tas de gens comme vous :
vous refusez grincheusement de parler avec ces gens
sous prétexte qu'ils ont détruit votre fantasme élitiste. »*

Douglas Coupland ¹

À la date du départ, je mets effectivement un point d'honneur à ne pas coller au stéréotype du touriste, je méprise, même, les meutes de bermudas-tongs-appareils photo ². Et pleine de ce formidable mépris, j'ai opté pour une pseudo-empathie mielleuse, une volonté ridicule de « vivre comme... », une compassion à la limite de l'humanitaire catho. De la bonne conscience de gauche.

« SINGER LE LOCAL :

*En voyage à l'étranger,
se prendre pour un autochtone. »*

Douglas Coupland ³

De mauvaises conditions – chiens systématiquement refusés dans les bus, trains en grève, stop déconseillé, chargement excessif – alliées à une fâcheuse tendance à systématiquement culpabiliser et paranoïer ont mis une sacrée claque à la naïve jeune fille voulant découvrir « le monde » (c'est-à-dire l'ailleurs, l'ici étant mon quotidien) que j'étais.



1 – Douglas Coupland, *Génération X [Generation X. tales for an accelerated culture, 1991]*, Paris, 10/18, 1993, p. 248.

2 – « Le touriste est un visiteur pressé qui préfère les monuments aux êtres humains. [...] La rapidité du voyage est déjà une raison à sa préférence pour l'inanimé par rapport à l'animé : la connaissance des mœurs humaines, disait Chateaubriand, demande du temps. Mais il y a une autre raison à ce choix : l'absence de rencontres avec des sujets différents est beaucoup plus reposante, puisqu'elle ne remet jamais en question notre identité ; il est moins dangereux de voir des chameaux que des hommes. » Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 453.

3 – Douglas Coupland, *op. cit.*, p. 248.

Et mon enthousiasme, alors ?

Une frontière quasi insurmontable que marquait ma couleur de peau : j'étais irrémédiablement blanche, bien trop évidemment non mexicaine.

Cataloguée. Estampillée « occidentale ».

Et le fait d'avoir deux chiens domestiques, d'être des étrangères en voyage avec deux chiens nous stigmatisait autant que notre couleur de peau, puisque les chiens mexicains sont soit errants, soit gardiens condamnés à vivre sur les toits des maisons.

Autant ici se démarquer, être l'intruse, peut être un jeu, autant là-bas, à l'étranger, nous voulions nous fondre dans la masse. Ne pas nous faire remarquer en tant qu'étrangères, surtout pas en tant qu'étrangères blanches (autrement dit riches dans un pays pauvre).

Et pourtant, je me sentais bien mieux dans la peau de l'hurluberlue à qui s'adressaient des gens mi-intrigués mi-amusés que dans celle de la énième exemplaire de touriste. C'est qu'à Guadalajara, on s'adressait à nous, individuelles, radicalement autres, à part ; tandis qu'à Oaxaca, on s'adressait à des blanches friquées, parmi tant d'autres.

Ce qui me gênait finalement, ce n'était pas tant d'être radicalement autre, étrangère, d'une autre culture, d'un autre continent, altérité qui se lisait sur ma peau, sur mon corps, dans mes vêtements, dans ma façon de parler, et surtout impossible à dissimuler ; mais bien d'être assimilée à l'autre-ennemi, l'autre-dominant, le colonisateur. Et en tant que blanche, image des colons européens et des yankees (combien de fois s'est-on adressé à nous en anglais !) ; et en tant que touristes.



Otto Mühl, 1995

L'autre-dominant étant décidément une position, un rôle que je ne veux pas assumer. (La question est : est-ce que je préfère réellement me complaire dans des rôles de victimes ou de martyrs ?)

S'en sont suivis des simagrées insupportables, un cercle vicieux de culpabilité et de honte : « Qui suis-je pour prétendre vivre comme ces gens, durant quelques mois d'exotisme ? Je déboule de mon petit pays européen, tout confort : "*Bonjour, je viens vivre un peu ici... oui, une petite cabane, c'est parfait...*" Et après, je ne comprends pas qu'on me remette à ma place ? » Et ainsi de suite.

Partie avec la ferme intention, ou plutôt avec l'intime conviction de n'être ni colonisatrice ni envahisseuse ni voyeuse, au bout de quelques jours, j'ai eu réellement honte d'être venue là, honte d'être blanche, honte de pouvoir rentrer chez moi en France, quand bon me semblerait, honte d'avoir espéré être la bienvenue. Honte d'être née au bon endroit et surtout de ne pas être satisfaite de cet état des choses.

Dans cette optique, qu'était alors ce voyage sinon un simple caprice d'occidentale en mal d'exotisme ?

Vivre comme..., vivre la vie de l'autre. Se mettre dans la peau de l'autre, du pauvre, du dominé. En plus d'être absurde ou risible, c'est impossible, même pour quelques heures, quelques mois, quelques années. Être occidentale, ça se voit. Le regard porté par les « autochtones » ne permet pas de l'oublier. Et le retour certain – chez soi, chez maman, au bercail – faisait de ce projet une mise en scène, pour ne pas dire une mascarade...

Juste un jeu juste un rôle juste un masque.

Même dilemme face à l'expo « Un voyage pas comme les autres. Sur les chemins de l'exil », expo dite interactive, sur le principe « *une heure de voyage pour vivre et comprendre la situation d'un réfugié* »⁴. Initiative intéressante, mais cette idée qu'un individu, né par chance du bon côté de la barrière, se mette pour quelques instants à la place du malheureux, pour comprendre ce qu'il/elle vit, a toujours tendance à me choquer.

En fait, c'est l'empathie, le détour soi-disant nécessaire (peut-être l'est-il réellement) sur soi, pour comprendre l'autre, qui me chiffonne. Me faut-il vraiment jouer quelques heures, jours ou mois, à « être l'autre » pour le comprendre, pour « sentir » enfin ce que sa situation a d'invivable ? Est-ce qu'il me faut vraiment tenter de passer par les sentiments, les sensations, le vécu de l'autre ? Faut-il même seulement *comprendre* sa situation ?

Et que penser de ces voyages organisés vers les lieux dits « chauds » de la planète, misère, exploitation et conflits, comme le propose Global Exchange, association de San Francisco. « *Haïti, Cuba, le Vietnam, le Guatemala... sont les destinations de ces touristes qui fuient l'évasion et paient des milliers de dollars pour ava-*



Claude Petitjean, *Sarah la Noire*,
Éditions de la Flamme d'Or,
« Missions Secrètes », 1953

4 – « Un voyage pas comme les autres. Sur les chemins de l'exil » s'est tenu à La Villette de novembre 1998 à avril 1999. Exposition « *interactive consacrée à l'exil et aux réfugiés* ». Présentée sous la forme d'un jeu de rôle, chaque visiteur/visiteuse adopte l'identité d'un/e réfugié/e et doit franchir les étapes du parcours d'une demande d'asile en France.

5 – Claudine Mulard,
« Les “reality tours” ou
le succès du tourisme
politiquement correct »,
Le Monde, 10 janvier 1999.

*ler une dose de réalité. [...] Le reality tour le plus populaire est le plus déprimant de tous : Beyond Borders, trois jours à la frontière mexicaine... »*⁵ Trois jours pour quoi ? Pour prendre conscience de quoi ? Qu’ailleurs, des gens crèvent ? Que « finalement, on a de la chance... » ?

À Oaxaca, sans cesse interpellée, agrippée, pour un peu de monnaie, pour acheter tapis, châles, bonbons.

Dans leurs yeux, « touristes = \$\$\$ ».

Nous sommes touristes, étiquetées et vues en tant que telles, et donc traitées en tant que telles. Le seul rapport existant est un rapport marchand. Littéralement envahi/e-s, ils/elles ont aujourd’hui besoin de ce tourisme de masse que j’appelais néo-colonisation.

« Comme [le touriste] est prêt à dépenser de l’argent, l’autochtone cherchera à lui offrir ce qu’il demande (ou ce que l’un s’imagine que l’autre lui demandera). [...] Bien qu’involontairement, le touriste pousse les autochtones à valoriser le “typique”. [...] Ainsi la recherche effrénée de couleur locale conduit-elle, paradoxalement, à une homogénéisation. »⁶

6 – Tzvetan Todorov,
op. cit., p. 454.

Et me voilà choquée face au tableau des indiens/indiennes des montagnes de l’État d’Oaxaca vendant des ballons à l’effigie de Dragon Ball, des mitraillettes en plastique, et des petites poupées zapatistes. Choquée comme par un « avilissement » auquel le tourisme de masse les aurait contraints.

C’est un peu l’Occident, sa marchandisation à outrance, que je fuyais, en tout cas que je ne comptais pas retrouver là-bas. Or, j’étais, par ma couleur de peau, par mon statut de voyageuse qui prend du bon temps, une représentante de l’impérialisme occidental, de l’impérialisme blanc. Jamais ma couleur, ni mon type européen ne m’avaient autant marquée, le blanc étant habituellement le non-marqué, la référence : « *Ce n’est pas la couleur blanche qui différencie le Blanc du Noir, c’est la couleur noire qui différencie catastrophiquement le Noir du Blanc.* »⁷

7 – Albert Memmi, *Le Racisme. Description, définitions, traitement*, Paris, Gallimard, 1994, p. 186.

Tentant d’« effacer » mon appartenance à l’Occident, je me suis vue cataloguée comme avant tout occidentale.

« *Par la seule vertu d’un regard qui le constitue en héritier, cet individu en rupture de ban est ramené au bercail au moment où il le fuit.* »⁸

8 – Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l’homme blanc. Tiers-monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 160.

Ma peau me marquait.

Mon corps affichait une histoire qui n’était pas la mienne...

Et dans leurs yeux, je lisais aussi la haine, la haine pour celui ou celle à qui l’on doit mendier quelques pièces.

Et plutôt que de me « libérer » de cette image pesante, de ce lourd passé, je me suis laissée aller à ce jeu de martyr, m’autoproclamant bouc émissaire. Car je ne cessais de légitimer leur haine ou leur



rancœur, je ne les condamrais pas de me faire payer ce que j'étais, plutôt ce que je représentais.

Pourquoi cette honte, cette culpabilité ?

Je pense qu'inconsciemment je cherchais une sorte de pureté, originelle peut-être, une culture non corrompue par la civilisation occidentale. Ah, ce bon vieux mythe du bon sauvage colonisé et perverti par le méchant Blanc. Un peu comme un ethnologue qui ne trouverait une culture intéressante que tant qu'elle n'a pas eu de contacts avec l'extérieur, avec l'Occident. Je ne soupçonnais pas en moi ces « restes » d'archaïsme, de conservatisme traditionnaliste, ce naturalisme ; chacun à sa place, chacun ses coutumes, n'évoluons pas, ne nous mélangeons pas, voilà ce que cachaient ma déception et ma culpabilité... Bien sûr, un échange à sens unique n'en est plus un, « l'Occident » impose ses mœurs, et surtout modèle indirectement les productions d'un pays pauvre en fonction de ses désirs, plus qu'autre chose...

D'où me venait ce désir (non formulé, j'insiste) de pureté ? Un inconscient collectif ? Un mépris adolescent pour la culture occidentale ? Les cours d'ethnologie, peut-être ?

Une rancœur tenace quand la culture mexicaine vire au typique, ou carrément au grotesque nord-américain : « Ils n'ont pas su se

Léo Hingre,
Les Chasses d'Onésime Toto
dans *l'Afrique centrale*,
série de 6 images, n° 1,
« Au bon marché », Paris,
la Lithographie parisienne,
vers 1900

préserver, ils n'ont pas su, ou pu, rester *purs*... » Je me jugeais responsable de cette corruption, du fait de l'histoire que j'incarne en quelque sorte, et du fait de ma présence là-bas. Je leur en voulais de me renvoyer une image de « dominant », dans laquelle je ne voulais pas me reconnaître.

Une culpabilité comme une volonté de rachat, une expiation.

J'avais aussi bien sûr honte d'avoir honte. Fatiguée d'avoir honte. De quoi étais-je coupable ? De voyager dans un pays pauvre ?

Cette auto-flagellation exaspérante ne rimait à rien. Je m'enfermais dans cette catégorie⁹ du blanc éternellement colonisateur, éternellement mauvais car c'est ce que je pouvais lire dans leurs yeux. Il ne faut pas omettre le fait que l'autochtone joue aussi sur cette corde sensible, sur la culpabilité du blanc de passage. J'enrageais de ce « réflexe » à porter le malheur du monde, d'un monde, sur mes épaules. Comme imprégnée d'une culture chrétienne, une tendance au martyr, ou au bouc émissaire autoproclamé : « OK, je veux bien payer pour tout ce que d'autres – auxquels vous m'assimilez/je m'assimile – vous ont fait endurer. »

Tout simplement, une dose convenable de mauvaise conscience affirmée et affichée pour être en paix avec soi-même. Une mauvaise conscience qui lave de tout soupçon.

Qui lave plus blanc que blanc.

Une dose d'expiation pour une bonne conscience de blanche.

Et mon enthousiasme, alors ?

Cette petite mise au point ne m'a pas ôté l'envie d'aller voir ailleurs... Car « *l'éblouissement que procure le voyage a [...] pour prémisse une fusion impossible. Il se produit à partir de ce deuil. [...] Et c'est bien sûr l'échec du voyage qui en constitue la réussite. Aucune déconvenue ne peut briser ma soif de partir, faire tarder la fièvre qui me ronge. Plus l'Autre s'offre en se dérobant, plus je m'élançai vers lui en le manquant ; et bientôt le désir insensé d'être l'Autre fait place au désir de l'Autre en tant qu'il n'est pas moi.* »¹⁰

Sarah D'Haeyer

9 – À propos de la notion de catégorie, close et irréversible, voir Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton, 1972.

10 – Pascal Bruckner, *op. cit.*, p. 306-308.